

Plurilinguisme : L'enjeu de la diversité¹

Christian Tremblay²

« Où la diversité peut se voir comme un infini à explorer, un infini de sens... » (Henri Meschonnic – *Le bois de la langue*, 2008, p.185)

Plan :

1. Les concepts de la diversité/universalité
2. Entre unité et diversité
3. Le nécessaire affranchissement du triangle scolastique
4. Vico probablement le premier penseur de la diversité
5. Le basculement kantien : « Rien n'est donné, tout est construit »
6. La révolution saussurienne n'est pas celle que l'on croit
7. La question de l'universalité et de la réflexivité interne des langues naturelles
8. La question des échanges interculturels et de l'uniformisation
9. Mondialisation et valeurs

Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle (2 novembre 2001)

Article premier - La diversité culturelle, patrimoine commun de l'humanité

La culture prend des formes diverses à travers le temps et l'espace. Cette diversité s'incarne dans l'originalité et la pluralité des identités qui caractérisent les groupes et les sociétés composant l'humanité. Source d'échanges, d'innovation et de créativité, la diversité culturelle est, pour le genre humain, aussi nécessaire que l'est la biodiversité dans l'ordre du vivant. En ce sens, elle constitue le patrimoine commun de l'humanité et elle doit être reconnue et affirmée au bénéfice des générations présentes et des générations futures.

La déclaration de l'UNESCO est le premier document international sur la diversité culturelle, la Charte européenne des droits fondamentaux du 7 décembre 2000, citant la diversité culturelle, religieuse et linguistique, sans la définir. Sans faire un commentaire approfondi de cette déclaration, il n'est pas inutile de partir de son article premier. Nous serons amenés au cours de cet exposé, à faire référence à divers aspects de la déclaration notamment son article 6 et les lignes essentielles d'un plan d'action pour la mise en œuvre de la Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle, résultant plus particulièrement de ses articles 5, 6, 7, 10 et 13.

Dans la Charte européenne du plurilinguisme adoptée à l'issue des 1ères Assises européennes du plurilinguisme tenues à Paris les 24 et 25 novembre 2005, et acte fondateur de l'Observatoire européen du plurilinguisme, la question de la diversité est abordée dans 4 de ses articles sur 12 dont nous renvoyons le texte intégral en annexe, les articles concernés étant les articles suivants :

Plurilinguisme et Europe politique

Plurilinguisme, connaissance et reconnaissance de l'autre

Plurilinguisme, diversité culturelle et développement scientifique

Pour une approche différenciée du plurilinguisme

1 Cet article a été publié dans *Politiques linguistiques en Europe et ailleurs* (dir. José Carlos Herreras), PU de Valenciennes, 2015

2 Docteur en sciences de l'information, président de l'Observatoire européen du plurilinguisme

L'objet de cet article est d'essayer de déterminer si au-delà de proclamations solennelles, expressions de la conscience d'un impératif, nous sommes vraiment sûrs de savoir penser la diversité, s'il existe une pensée de la diversité ou comment la diversité s'inscrit dans nos systèmes de pensée ?

Comment se produit l'unité ou l'universalité ou comment se produit la diversité ? y-a-t-il opposition entre diversité et universalité ? La diversité a-t-elle une valeur en soi, au mieux a-t-elle une valeur neutre, au pire une valeur négative que l'on rejette, ou au contraire l'universalité englobe-t-elle la diversité ? Peut-on parler d'universalité sans inclure la diversité, l'universalité étant une abstraction fondée sur la diversité, ne pouvant même être approchée sans partir de la diversité ? L'universalité serait alors un au-delà de l'unité et de la diversité, la diversité étant, selon l'expression heureuse de Pascal Picq³, la « matière première de la vie ».

Tous les efforts de la pensée depuis l'Antiquité semblent avoir été tournés vers la mise en lumière de l'unité fondamentale du monde et de ce qui nous identifie et nous rassemble en tant qu'humain. L'essentiel est ce qui est universel. Ce qui nous différencie est inessentiel et contingent. La différence est ravalée dans la conscience et l'inconscient collectif, comme une curiosité presque honteuse. La différence ne va pas de soi. C'est ce qu'il convient d'évaluer quand, face à un mouvement ressenti comme un mouvement d'homogénéisation, lié à la mondialisation, on commence à parler de « droit à la différence », et que la diversité est déclarée « patrimoine commun de l'humanité ».

Nous avons conscience que les questions posées se rattachent à des problématiques parmi les plus anciennes de la pensée philosophique et peut-être de la pensée tout court.

Notre but n'est aucunement de tenter un historique du lent cheminement de l'idée de diversité dans la pensée occidentale, ce qui sortirait du cadre de ce petit article, mais plutôt de légitimer une réflexion nouvelle et de poser quelques jalons qui peuvent apparaître comme significatifs de l'éveil d'une pensée sur la diversité que nous rattachons au plurilinguisme, car on ne peut défendre les langues et le plurilinguisme si l'on ne maîtrise pas la question de la diversité et si on n'attribue pas à la diversité et à la singularité des valeurs positives.

1. Les concepts de la diversité/universalité

Dans une conférence donnée le 28 avril 2007, sous le titre de "**Le plurilinguisme, défi culturel pour l'Europe**", Heinz Wismann avait dressé une cartographie des concepts qui s'organisent autour de deux pôles : le pôle de l'objectivité, celui des vérités universelles, et celui de la subjectivité et de la relativité.

OBJECTIVITE UNITE GENERALITE UNIVERSALITE HOMOGENEITE	SUBJECTIVITE DIVERSITE SINGULARITE PLURALITE DIVERSITE
Platon/ dire sagen désigner univocité Descartes (ce qui se conçoit bien...)	Aristote vouloir dire meinen évoquer invoquer plurivocité Vico (origine métaphorique des mots, la langue est poétique) Heidegger (s'attache au sens enfoui et oublié des mots)

3 De Darwin à Lévi-Strauss, *L'homme et la diversité en danger*, Pascal Picq Odile Jacob, 2013, p.67

référence Emmanuel Kant théorie de la signification schéma usage dénotatif information connaissance faits exactitude privilège du présent actualité Principe de séparation langue formelle langue artificielle formalisation Terminologies (scientifique juridique, administrative médiatique, etc.) langue de service langue d'affaires répétition Basic English	évocation symbole usage connotatif communication reconnaissance normes justesse nécessaire convocation du passé historicité langue naturelle Accumulation, individualisation Conversation, réflexion, interprétation langue de culture langue poétique (Mallarmé : "La fleur est l'absente de tous les bouquets") polysémie flottante invention/innovation Renaissance King's English
(Source : H. Wisman, conférence ASSEDIFRES du 28 avril 2007)	

Bien que ce schéma suggère l'idée d'un équilibre entre les deux pôles, dotés d'un égal statut épistémologique, nous allons essayer de montrer que bien qu'il n'y ait pas opposition entre deux pôles, mais complémentarité, dans les mentalités, disons, dans le *sens commun*, dans le discours ordinaire, dans ce que l'on appelle la culture générale, c'est-à-dire la culture des élites, ou des couches sociales reconnues comme telles, on est toujours dans une logique binaire d'opposition asymétrique, un pôle dominant l'autre. Donc la langue, loin du *logos*, est considérée comme un outil de communication, et rien de plus, les lettres et les humanités, sont secondes par rapport aux sciences dites « dures », les sciences « molles » n'étant pas jugées scientifiques car trop liées à la subjectivité, sauf si elles se plient aux protocoles des sciences « dures » pour prétendre à la reconnaissance académique, l'art, même s'il s'insinue dans nos vies quotidiennes, est présent pour distraire du béton et de l'acier, et n'a pas sa place dans l'histoire du développement de l'esprit humain, et si les foules envahissent les musées, cet engouement relève plus de l'industrie des loisirs que de la culture (même si, de cette ambiguïté peut émerger le meilleur).

Une autre idée que suggère ce schéma, c'est que toutes les voies ont été ouvertes, et que si certaines branches se sont plus développées que d'autres, d'autres virtualités peuvent prendre leur essor. Ce sont ces pousses restées temporairement sans suite, mais aussi ces opportunités de développement dans le sens de la diversité que nous voudrions élucider.

2. Entre unité et diversité

Que peut bien signifier la devise de l'Union européenne « Unis dans la diversité » quand la notion même de diversité n'est pas étudiée ou si peu. Ainsi, par exemple, Ph. D'Iribarne (2010), qui a conduit pendant des années des recherches sur « les effets des cultures sur la mondialisation »,

formulation paradoxale, car le sens commun irait plutôt vers « les effets de la mondialisation sur les cultures », pour en conclure au caractère inéluctable du laminage des cultures, reconnaît que « l'Europe politique ne s'intéresse pas vraiment à cette discipline. Le ferait-elle qu'elle aurait du mal à admettre ce que peut révéler cette discipline naissante sur les cultures peu consensuelles de différentes nations qui la composent ».

De même, la « Charte sur la diversité » lancée en France par Claude Bébéard et Yazid Sabeg en 2004, directement issue des débats sur les questions culturelles dans les pays anglo-saxons, est une adaptation à la France du concept américain de discrimination positive. Elle n'est pas une charte sur la diversité culturelle mais un engagement d'entreprises contre les discriminations aux sources multiples dans lesquelles le facteur culturel occupe une place marginale parmi 17 facteurs, dont le sexe, l'orientation sexuelle, l'identité sexuelle, l'état de santé, l'âge, le handicap, le patronyme, l'état de grossesse, la situation de famille, les opinions politiques, les activités syndicales ou mutualistes, etc. On peut aller jusqu'à dire qu'elle est « une composante majeure du discours managérial. Elle permet [en effet] de désigner une politique d'embauche, d'améliorer l'image de l'entreprise, et devient un argument de vente pour ses produits »⁴.

Selon Philippe d'Iribarne, « il est tentant de se débarrasser de l'idée même de culture propre à un peuple, et de se rabattre sur une humanité métissée et composée de bribes de culture »⁵.

Enfin, dernière exemple, si l'on prend le sommaire du numéro spécial de janvier 2014 de la revue Sciences Humaines, *La bibliothèque des idées d'aujourd'hui, 200 livres qui comptent*, on constate que sur 70 articles, 2 chroniques seulement portent sur la diversité.

Ceci illustre donc bien la quasi absence de réflexion théorique sur la place de la diversité dans le champ des sciences et le caractère tout à fait inessentiel de cette problématique dans la pensée contemporaine dominante.

Nous allons maintenant poser quelques jalons qui pourraient nous aider à penser la diversité et à nourrir un peu cet espace finalement assez peu fréquenté de la pensée.

Nous avons identifié cinq moments clés qui ont un rapport direct ou indirect avec la question de la diversité :

- Le nécessaire affranchissement du triangle sémiotique ou scolastique
- Vico, premier penseur de la diversité
- Le basculement kantien, rien n'est donné, tout est construit
- La révolution saussurienne n'est pas celle que l'on croit
- L'objet des sciences de la culture, c'est la diversité

3. Le nécessaire affranchissement du triangle scolastique

Il existe de très nombreuses représentations de ce que l'on appelle le triangle sémiotique dont les contenus sont éminemment complexes et divers.

La forme la plus ancienne et la plus marquante, celle dont les esprits restent encore aujourd'hui pénétrés, est le triangle scolastique ou aristotélicien et qui simplement la traduction graphique d'un énoncé de Saint-Thomas d'Aquin selon lequel le monde réel est conceptualisé par l'esprit qui l'exprime dans la langue.

Le monde réel, le monde des concepts qui représentent le monde, et le langage sont des notions

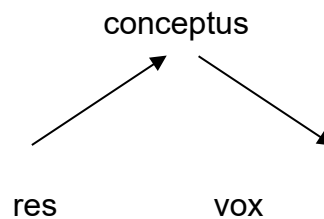
4 Mateo Alaluf, sociologue, revue Politique, revue de Débats, N°56, octobre 2008, *La diversité, une idée à la mode*

5 Philippe d'Iribarne, « Penser la diversité des cultures », Revue Sciences Humaines n°211, janvier 2010, *Le clash des idées, 20 livres qui ont changé notre vision du monde*.

indépendantes et extérieures les unes aux autres. Le monde réel est une totalité immuable, les concepts en sont la représentation et ont pour fonction de s'en rapprocher et le langage ne fait que traduire les concepts en un très grand nombre de variantes sinon infiniment interchangeables. Cette conception a alimenté le mythe de la langue parfaite qui est sensé mettre fin à l'éparpillement des langues provoqué par le châtimeur divin, selon l'interprétation largement remise en cause aujourd'hui du mythe de Babel.

Aujourd'hui, on peut considérer le triangle scolastique comme le fondement de la tentation du monolinguisme, tentation qui nous distingue de la *lingua franca*, phénomène historique d'une nature totalement différente.

Le triangle scolastique⁶



On sait que les Anciens n'avaient pas la notion d'une différenciation entre le mot et la chose, le mot étant attaché à la chose qui ne pouvait pas être désignée de différentes façons. D'où l'idée que celui qui ne connaissait pas le mot, donc la chose, était désigné comme barbare.

Cet attachement à la chose, qui peut surprendre aujourd'hui, n'en est pas moins un fait qui perdure dans l'histoire jusqu'à nos jours et on pourra en voir de nombreuses traces, même si certains courants ont au cours du temps contesté cette conception de la langue et du monde et que celle-ci n'a plus cours dans les philosophies contemporaines.

Il y a eu ainsi le *nominalisme*, le *perspectivisme*, le *solipsisme*, qui tournent autour de la question de la relation entre le mot et la chose, mais aucun de ces mouvements n'a vraiment eu prise sur le *sens commun*.

Pour ne signaler que quelques points marquants, insubmersibles, Descartes considérait comme critère de l'objectivité l'adéquation de la chose en soi et de l'image qu'on s'en forme dans son intellect, selon le principe de l'*adequatio rei et intellectus*.

A l'époque moderne, quand Einstein, devant certaines conclusions proposées comme conséquences de la mécanique quantique, dit : « Croyez-vous vraiment que la Lune n'existe que quand vous la regardez ? »⁷, il reprend une interrogation fondamentale qui ne nous a pas quittés depuis l'origine de la philosophie : quelle est la réalité que nous décrivons, quelles sont les manières de la décrire, la réalité que nous décrivons, est-ce la réalité elle-même, ou ce que nous en voyons au moment où nous l'observons. Mais il en reste au *réalisme*, à la chose permanente et préexistante à l'observation.

Le même principe prévaut dans la notion de *dénotation directe ou immédiate* chère aux philosophes analytiques dans la lignée de Carnap, et application stricte du principe de l'*adequatio rei et intellectus*.

De même, quand Luc Ferry (2013, p.41) écrit « Le scientifique moderne, en effet, introduit de l'extérieur de la rationalité dans le monde », sans autre précision, il fait comme si l'observateur ne faisait pas partie lui-même du monde qu'il observe, ce qui est une évidence pour les sciences de la

6 On trouvera chez François Rastier (1991, p. 75-80) une analyse détaillée de cette question.

7 Albert Einstein, Boris Podolsky et Nathan Rosen, article publié en 1935 « La description de la réalité physique par la mécanique quantique peut-elle être considérée comme complète ? » (*Physical Review*, n° 47), dit du "[paradoxe EPR](#)"

culture et l'était moins dans les sciences de la nature jusqu'à ce que la mécanique quantique viennent introduire plus qu'un doute à cet égard.

De quoi parle-t-on, en effet ? Pour un linguiste, c'est la question de la référence.

La référence est-elle « la chose en soi », ou la perception que j'en ai ou que nous en avons ? Et la chose ou ce que j'en perçois, quelle en est l'étendue du monde, quelle est l'étendue de mon monde. S'agit-il de dégager des lois universelles ou de saisir le monde dans sa diversité, de la comprendre, et de dégager ensuite des lois universelles ?

4. Vico probablement le premier penseur de la diversité

Giambattista Vico a probablement été le premier, parmi les penseurs modernes, plus d'un demi-siècle avant Emmanuel Kant, à reposer cette question en exposant, non pas contre, mais à côté de la *raison théorique* cartésienne, une *logique poétique* qui est aussi une *raison pratique*. Commentant Vico, Jacques Chabot, explique :

"Pour celle-ci [la *logique poétique*], les mythes sont les instruments qui lui permettent d'élaborer son monde (et la vérité de ce monde-là), celui dans lequel les hommes vivent et ont vécu avant de penser scientifiquement. Elle organise la réalité concrète de l'existence dans le temps. Il s'agit donc bien d'une autre Raison, pas seulement d'une autre manière de dire le monde, mais d'une autre façon de le concevoir et de le construire." (Chabot 2005, p.26).

Il poursuit :

« Il y a deux raisons. Elles sont d'ailleurs jumelles, plutôt qu'antagonistes – la théorique et la pratique ; et il n'y a aucune raison de mélanger les genres en subordonnant le domaine culturel (esthétique, moral et politique) de la seconde au domaine logique et scientifique de la première. Ce qui est mis en jugement, d'un point de vue pratique, c'est l'hégémonie de la raison théorique dans un genre (ou ordre d'idées) qui n'est pas le sien ; par exemple, quand on applique *l'esprit de géométrie* dans un domaine auquel est approprié *l'esprit de finesse*...Il appartient donc bien à Vico d'avoir constaté cette suprématie en revendiquant les droits à l'existence d'une philosophie rationnelle de la poésie et de l'histoire ; et en inaugurant une recherche de la vérité propre à la poésie⁸ dans l'histoire des civilisations humaines. » (ibid p. 56).

« Vico [...] part du constat (qu'il établit conjointement) de la diversité, mais aussi de l'universalité de toutes les langues et coutumes humaines qui sont les mêmes « en substance » et différentes par leurs accidents. Il résout ainsi la plus grande difficulté concernant l'origine des langues : « de la même façon que les peuples ont acquis certainement par la différence des climats, différentes natures variées d'où sont sorties autant de coutumes différentes, de même, de leurs différentes natures et coutumes sont nées autant de langues différentes. » Et la différence des climats, toute physique et matérielle, explique, nous l'avons vu, la différence des sensibilités, et donc des impressions de choses imprimées dans nos sens, notre mémoire et notre imagination. L'imagination créatrice est une sensibilité qui se souvient, et c'est elle qui invente les choses en esprit (les « images mentales »), puis les mots pour les dire. Vico poursuit : « Car la différence de leurs natures [n'oublions pas cette nature est historique] les a fait considérer, les mêmes utilités ou nécessités de la vie humaine, sous des aspects différents, ce qui a donné naissance aux innombrables coutumes des nations, coutumes la plupart du temps différentes et parfois même contraires entre elles ; et c'est ainsi, sans qu'il puisse en être autrement, que sont nées autant de langues qu'il y a de nations différentes » (115,200). » (ibid. p.151)

« Une telle conception philologico-historique des langues dans leur diversité, en extension, s'inscrit en faux, radicalement, contre la conception anti-naturelle et tout artificielle d'une langue générale du genre *espéranto*, qui ne réussit, en guise de langage « universel » qu'à fabriquer paradoxalement un idiome particulier complètement étranger à l'histoire des langues dans lesquelles se manifestent la naissance, la croissance et la mémoire des mœurs de l'humanité. Telle est la langue réduite à n'être qu'un véhicule de communication immédiatement intelligible par signe sans histoire, parce qu'il ignore la mémoire de l'immémorial, et sans histoires, parce qu'il n'a rien à raconter de cette existence humaine dont les hommes continuent à vivre, et pas seulement à penser, parce qu'ils l'ont toujours vécue. Avant d'être un instrument logique de communication une langue, en effet, est substance – étymologiquement : parce qu'elle est ce

8 Le mot doit être ici pris dans son sens étymologique. Le terme « poésie » et ses dérivés viennent du grec ancien *ποίησις*, et s'écrivait, jusqu'en 1878 *poësie* (le *tréma* marquait une disjonction entre les voyelles *o* et *e*). *ποιεῖν* (*poiein*) signifie « faire, créer » : le poète est donc un créateur, un inventeur de formes expressives.

qui se tient et se maintient dans le passage du temps – est une certaine façon de continuer à vivre. D'où la « substance » de ces « maximes de vie humaine » que sont les proverbes, précisément parce qu'ils expriment des « maximes de vie » sociale et politique ; ces proverbes qui sont comme des synecdoques (la partie pour le tout) de chaque langue tout entière. » (ibid. p.151-152)

L'universel dans le singulier et le singulier dans l'universel

Nous poursuivons ce long commentaire :

« Cette « substance », morale et politique, des langues dans leur fonction et leur finalité d'humanisation et de civilisation des peuples, est donc substantiellement synonyme d'universalité grâce (et non pas : en dépit de) leur diversité. Ainsi la diversité, à l'infini des fables et des mythes illustre par des images mentales différentes, produites par l'imagination créatrice selon les circonstances de temps et de lieux (de « climats » naturels et historiques), la fonction poétique universelle de cette imagination dans sa façon de faire le monde ; un monde qui ait un sens commun d'ordre et d'organisation sensiblement intelligible, sous des figures ondoyantes, et diverses dans le cours du temps. De telle façon que chaque forme symbolique fragmentaire soit (et pas seulement « représente ») la partie et le tout, le tout dans la partie, fonctionnellement, et la partie dans le tout, organiquement. Kant distinguait très exactement les *jugements réfléchissants*, ceux de la raison pratique (morale, esthétique, politique), des *jugements déterminants* de la raison théorique, logique et scientifique. Dans les premiers nous exerçons notre faculté de juger – qui « consiste à penser le particulier comme compris sous l'universel » - dans une situation où « seul le particulier est donné et où elle doit trouver l'universel qui lui correspond ». Dans les seconds, au contraire, « l'universel (la règle, le principe, la loi) est donné » ; la faculté de juger consiste alors à subsumer le particulier sous le général. Subsumer, dans ce cas-là, équivaut à « soumettre »... » (ibid. p.152)

La rationalité pratique comme principe de liberté d'action

« Nous comprenons mieux ainsi, sans doute, l'intérêt que porte Vico à sa « logique poétique » et à son principe fondamental et fondateur : « le sens commun »⁹. Parce que c'est un principe de liberté d'action humaine face à la nécessité de la logique formelle. » (ibid. p. 151-153)

Vico et la triade scolastique

On pardonnera la longueur de cette citation de commentaire que nous justifions par son importance et sa profondeur au regard du sujet que nous traitons dans cet article.

On remarquera que Vico, pas plus que son commentateur, n'évoque directement la triade scolastique, mais en réalité il la malmène sur au moins deux points fondamentaux :

- le monde réel inclut toute la vie politique, sociale, littéraire et artistique et la vie personnelle, en fait toute la vie d'humain, individuelle et collective, dont chaque homme est acteur.
- les hommes sont les créateurs de leur univers politique et social et sont donc acteurs de leur propre réalité.

Il y a donc chez Vico une définition implicite du monde référentiel qui échappe complètement au triangle scolastique et préfigure de ce point de vue les mouvements les plus récents de la philosophie contemporaine.

Néanmoins, Vico ne traite pas des sciences de la nature ni de la raison théorique et ne remet pas en cause pour le monde physique le principe de l'*adequatio rei et intellectus*. Même, il fait dépendre la diversité des langues de la diversité du milieu naturel et de l'« arbitre humain », c'est-à-dire de la liberté ou la faculté de juger qui s'inscrit dans une pratique sociale qui produit le « sens commun ». Sans remettre en cause ouvertement l'*adequatio rei et intellectus*, il rend quand même créateur de sa propre réalité, ce qui est déjà une avancée capitale.

Donc, il n'y a pas rupture, mais élargissement du champ de vision. Cette rupture conceptuelle, c'est

9 Critique du « sens commun » selon Vico et Kant. Le paradoxe de la situation moderne tient dans l'invasion du « sens commun » par une pseudo rationalité théorique, faites de logiques binaires, dramatiquement réductrices, catalogué parfois sous le terme de pensée unique, mais plus finement identifiée par François Rastier (2013) sous le vocable d'*idéologie managériale*...

Emmanuel Kant qui la réalisera.

5. Le basculement kantien : « Rien n'est donné, tout est construit »¹⁰

Ce qui chez Vico peut apparaître comme une spécificité de la vie personnelle, politique et sociale, Kant le démontre aussi pour le monde physique en mettant à mal le principe de l'*adequatio rei et intellectus*.

La raison en est que nous n'avons que nos sens pour appréhender le réel, que nous ne connaissons que par nos perceptions et nos représentations. Comme le dira Nietzsche plus tard, tout n'est qu'interprétation.

Saussure reprendra également à son compte le schéma kantien dans la mesure où le *signifié* n'est pas le monde réel mais ce qu'en donne l'interprétation de nos perceptions.

Cet élément capital qui opère une séparation entre le monde physique et la pensée, qui donne à l'homme le rôle premier dans la création de son monde, a pour effet d'ouvrir un champ nouveau à la diversification des points de vue. Là où cette diversification chez Vico s'expliquait par les différences de milieu et de climat et par la pratique sociale, chez Kant, elle devient intrinsèque à la pensée. Pour autant, ni Vico, ni Kant, ne tombe dans le subjectivisme intégral qui voudrait qu'il n'y ait de vérités qu'individuelles.

Il s'agit donc d'un tournant capital, tel que le souligne Luc Ferry (2012, p. 19) à qui nous empruntons l'essentiel de l'analyse qui suit.

Pour autant, cet élément permet-il de dire que Kant est un penseur de la diversité. Certainement pas. Néanmoins, la diversité n'est pas étrangère à son système de pensée, bien que cet aspect ne soit généralement pas mis en avant.

La diversité retient l'attention de Kant non pas en tant que telle mais en tant que dimension de même nature que le temps et l'espace qui ne sont saisis que par un acte de l'esprit qu'il appelle l'*imagination transcendante* qui est un acte d'unification ou de synthèse. « Le Je pense doit pouvoir accompagner toutes mes représentations. »

Kant développe ensuite ce qu'il convient d'entendre par entendement qui est « la faculté de créer des concepts. C'est une faculté active. L'Entendement va permettre la synthèse du divers, c'est-à-dire l'unification des données de l'intuition sensible en les ordonnant au travers des catégories. Les catégories sont les idées les plus générales que l'on puisse penser (unité, pluralité, causalité...). C'est grâce à ces catégories, ces concepts de l'entendement, que nous pouvons, selon Kant, unifier le divers »¹¹.

Nous n'avons pas l'intention de discuter ici des « catégories » ni de gloser sur ce qu'il convient de déduire de l'expression « unifier le divers ». Ce qui nous intéresse toutefois dans l'expression « unifier le divers », c'est le poids à affecter à « unifier » et à « le divers », car il est clair que si le divers n'existe pas ou plus, il n'y a rien à unifier. Il y a donc une tension entre les deux termes et cette tension a plus d'importance que les termes eux-mêmes.

Une introduction dans les catégories montre par ailleurs qu'il y a place dans le système de Kant pour l'appréhension de la diversité.

Nous souhaitons aussi insister sur le fait que dès lors qu'il n'y a pas d'accès direct au monde physique et seulement un accès médiatisé par l'entendement, le champ de l'interprétation est ouvert théoriquement à l'infini.

10 Luc Ferry (2012, p. 19), emprunte cette citation de Bachelard, afin de montrer en quoi consiste la révolution kantienne.

11 Wikipédia « Entendement »

La question qui est alors posée est celle de l'objectivité.

Pour Kant, l'objectivité n'est pas un absolu. Elle se déduit du sens commun ou d'un universel qu'il définit comme « ce qui vaut pour tous les hommes, en tout temps et en tout lieu ».

L'idée de communauté scientifique va ainsi se trouver au cœur de la définition de l'objectivité. Et c'est en cela, précise Luc Ferry (2013, p. 37), que consiste la révolution kantienne. « L'objectivité n'est plus un rapport à une chose en soi », comme chez Descartes, Leibnitz et Spinoza, « mais elle est ce qui vaut universellement ».

Reconnaissons que cette définition de l'objectivité est très problématique, à cause du « pour tous les hommes, en tout temps et en tout lieu ».

Poursuivons avec le commentaire de Luc Ferry : « L'objectivité en ce sens, ce n'est pas l'adéquation à l'en-soi, mais le contraire de la subjectivité -, au sens de ce qui vaudrait simplement pour moi » (Ferry 2013, p. 37-39).

Le problème fondamental, non traité dans cette définition de l'objectivité, vient du fait qu'entre le « pour tous les hommes, en tout temps et en tout lieu » et la subjectivité « qui ne vaut que pour moi », il y a un vaste champ qui n'est ni celui de la subjectivité, ni celui de l'objectivité, mais celui du *sens commun* dont Vico nous a dit qu'il s'incarne dans un droit naturel, qui, « attesté par son universalité de principe et ses variations occasionnelles, est le produit de « l'arbitre humain », autrement dit de la liberté ou mieux encore d'un libre jugement dont les pensées sont des actes » (Charcot 2005, p. 153). Le droit naturel selon Vico est une réponse différenciée des sociétés humaines aux « nécessités et utilités de la vie humaine ».

Ceci vaut aussi bien dans le domaine des sciences de la nature que dans les sciences de la culture.

Revenons à Einstein : si la Lune existe et pas seulement au moment où on la regarde, il n'empêche que nous n'en n'avons pas aujourd'hui la même représentation qu'en avaient les Anciens, ni même que celle qu'avaient pu en avoir Copernic ou Galilée. Autrement dit, la Lune qui existe pour moi, c'est celle que je vois et au moment où je la vois ; selon une vue qui, même partagée par la communauté scientifique, voire la communauté des humains, ne peut être dite valoir en tout temps.

La vraie objectivité ne serait-elle en définitive qu'un horizon, horizon problématique dans les sciences de la nature, dans la mesure où elle vaut pour tous les hommes, en tout lieu et à une époque donnée, et horizon inatteignable dans les sciences de la culture dont l'objet depuis Vico est ou plutôt devrait être la « diversité des pratiques sociales dans leur universalité ».

C'est le programme proposé par François Rastier (2001, p. 280).

Mais ne brûlons pas les étapes. Après la révolution kantienne, une autre révolution est apportée par Saussure.

6. La révolution saussurienne n'est pas celle que l'on croit

Il faut se méfier des fausses interprétations.

Une lecture dépassée de Saussure part du seul *Cours de Linguistique Générale* qui n'est pas l'œuvre de Saussure, mais de deux de ses élèves ou disciples et qui, comme le signale François Rastier (2003, p. 25), ne peut être lu isolément, sans les manuscrits, qui ont été intégrés et commentés dans l'édition de Engler (1964) et dans celle de Tullio de Mauro (1972).

On ne peut en particulier souscrire au jugement de Jacques Chabot qui veut « établir l'incompatibilité de la philologie selon Vico et de la linguistique générale d'après Saussure ; et plus généralement, surtout historiquement, la confrontation, pour ne pas dire l'altercation, de la culture romantique et de la culture positiviste. » (Chabot 2005, p. 126). Le structuralisme, en effet, qui se présente, en son temps, comme une nouveauté scientifique, est, selon Jacques Chabot, un « avatar

linguistique du positivisme scientifique dont l'Histoire positiviste du XIXe siècle en fut un autre. ». Il faut en effet dépasser des controverses qui doivent être relativisées, comme on le verra, par rapport à notre objet en tout cas.

Revenons à la triade scolastique pour constater que si elle pouvait encore survivre, moyennant de substantielles révisions ou bricolages avec Vico et Kant, elle est complètement démantelée avec Saussure.

Rappelons que Kant ne traitait pas de la langue mais de *l'entendement* et de la médiation entre le monde physique et l'esprit par l'entendement. Mais la *res* existe, mais à quoi bon si l'on ne peut l'atteindre, le *concept* existe et la langue aussi. Kant unifie la *res* et le *concept* par *l'entendement*, reste donc le *concept* et la langue. Ce qui veut dire que dans l'absolu et tant que l'on reste dans la tradition dualiste, « qui sépare la pensée du langage », quelle que soit la diversité des approches, la question de la langue unique ou de la pluralité des langues pour les exprimer n'est pas une question traitée.

Avec Saussure, seul reste l'univers des signes.

Saussure rompt avec la tradition dualiste, comme le feront aussi plus tard Wittgenstein ou Vygotski, et « rapatrie le signifié dans les langues, ou ne le considère que là :

« Ce qui n'existe pas, ce sont a) les significations, les idées, les catégories grammaticales hors des signes ; elles existent peut-être extérieurement *au domaine linguistique* ; c'est une question très douteuse, à examiner en tout cas par d'autres que le linguiste¹² » (cité par Rastier, 2003 p. 26).

Avec Kant, le référent qui serait la chose en soi, n'existe plus. Il change de nature en étant incorporé à la pensée. Avec Saussure, il est dissout, mais réapparaît transfiguré sous la forme de ce dont on parle et ce qu'on en dit. Il devient l'un des deux plans du langage, le plan du contenu par opposition au plan de l'expression.

Par ailleurs, contrairement à l'interprétation structuralisante de Saussure issue du CLG, celui-ci développe en réalité une conception très large de la linguistique, soulignée par Simon Bouquet :

« La linguistique est vaste : notamment elle comporte deux parties, l'une qui est plus près de *la langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de *la parole*, force active et origine véritable des phénomènes (...) »¹³. Les aléas de la découverte des textes ont eu pour conséquence, en outre, qu'il faudra attendre 1996 pour lire cette définition de la sémiologie linguistique, trouvée dans les manuscrits de l'Orangerie :

« Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc. - le tout étant inséparable » (Bouquet 2003, p. 12-13)

Et si l'on tient encore à l'interprétation structuralisante de Saussure, la citation suivante doit couper court à toute divagation de ce type.

Rastier constate que Saussure conçoit la multiplicité des signifiés et celle des signifiants comme une combinaison indissoluble. En rendant les deux plans du langage inséparables, il « met fin au dualisme traditionnel qui faisait de l'expression le réceptacle neutre d'un contenu préexistant, comme à la conception instrumentale du langage, qui le mettait au service d'une pensée autonome à l'égard des structures linguistiques. » (Rastier 2003, p. 28-29) :

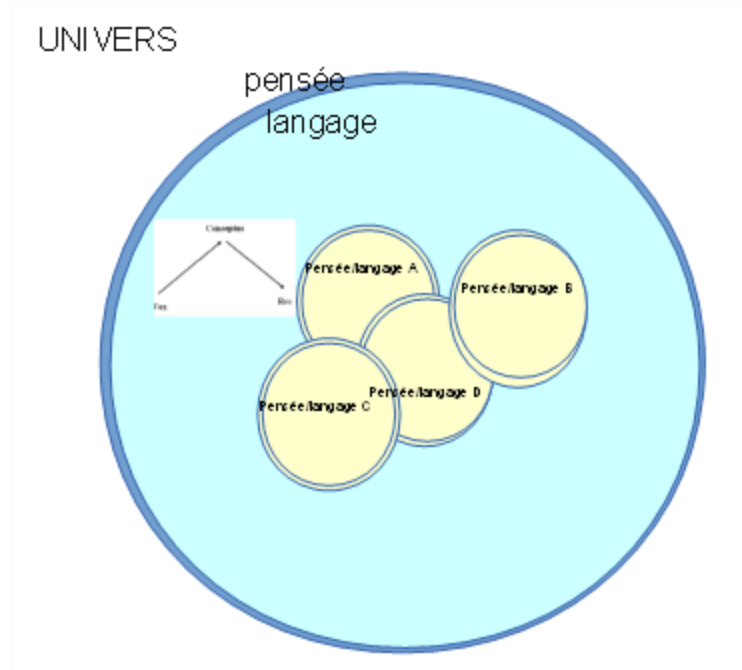
« Il n'y a de donné que la diversité des signes combinée indissolublement et d'une façon infiniment complexe avec la diversité des idées. Les deux chaos, en s'unissant, donnent un *ordre*. Il n'y a rien de plus vain que de vouloir établir l'ordre en les séparant. Personne sur terre ne songe à les séparer radicalement. On se borne à les dégager l'un de l'autre et à partir *ad libitum* de ceci ou de cela après avoir fait de ceci ou de cela une chose censée exister par soi-même. C'est là justement ce que nous appelons vouloir séparer les deux choses et ce que nous croyons être le vice fondamental des considérations grammaticales auxquelles nous sommes habitués.¹⁴ » (Rastier 2003, p. 29).

12 Écrits de Linguistique Générale, p. 73

13 F. de Saussure, CLG, édition critique de R. Engler, tome 2 : Appendice, notes de F. de Saussure sur la linguistique générale, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1974, p. 51, index 3347

14 ELG, p. 51-52

Après la double révolution¹⁵ opérée par Kant et par Saussure, le triangle scolastique est aboli. On ne peut plus l'employer que comme représentatif d'un moment de la pensée occidentale, comme l'expression d'un mode de représentation trivial toujours très largement représenté dans le *sens commun*, comme l'expression d'une croyance très répandue y compris dans le monde scientifique, et si nous le gardons dans le schéma suivant, c'est, d'une manière presque qu'anecdotique, pour montrer toute la force de l'illusion ou du préjugé en dépit des évolutions décisives de la pensée philosophique et scientifique depuis trois siècles :



Commentaire du schéma : A l'intérieur du cercle principal, nous avons des cercles qui sont autant de mondes personnels ou collectifs langagiers-conceptuels en superpositions partielles et qui ont leurs limites (« les limites de mon monde » selon Wittgenstein), qui sont eux-mêmes dans un cercle principal qui signifie la séparation non absolue entre la pensée et l'univers auquel la pensée n'accède que par les sens. Le triangle scolastique n'est posé dans le schéma que comme témoin pour signifier le changement complet de paradigme.

7. La question de l'universalité et de la réflexivité interne des langues naturelles

On sait donc que le langage et la pensée dans leur multiplicité sont inséparables. Mais si n'importe quelle langue est capable d'exprimer, ou plutôt *d'accomplir*, pour respecter la précision apportée par Vygotski, toute la pensée, une seule langue peut-elle exprimer tout ce qu'exprime les autres ?

Il est intéressant de citer Hjelmslev (1966, p. 139-140) :

"Une langue quotidienne (comme le français, l'anglais, l'allemand, etc.) est donc une espèce particulière de langue : On entend par *langue quotidienne* une langue dans laquelle toutes les autres langues se laissent traduire. Tout jeu d'échecs se laisse traduire, formuler, dans une langue quotidienne, mais non l'inverse. D'une manière générale, ce qui distingue la langue quotidienne des autres espèces de langues (par exemple du langage symbolique du mathématicien ou du formulaire du chimiste, c'est de n'être pas construite en vue de certaines fins particulières et d'être applicables à toutes les fins ; dans la langue quotidienne, on peut, au besoin par des détours, et au prix de beaucoup d'attention, formuler n'importe quoi. Même tout morceau de musique narrative sera traduisible en un fragment de langue quotidienne - la réciproque n'étant pas vraie. Car dans la langue quotidienne on peut, comme l'a dit Søren Kierkegaard, s'occuper de l'ineffable jusqu'à ce qu'il soit énoncé ; voilà l'avantage et le secret de la langue quotidienne. C'est pourquoi le logicien polonais Tarski (qui est arrivé au même résultat indépendamment de l'auteur de

15 Confirmée par Wittgenstein, Vygotski et la mécanique quantique, mais c'est une autre histoire, en dehors des limites de cet article.

ce livre) a raison de dire que les langues quotidiennes, contrairement aux autres langues, sont caractérisées par leur "universalisme".

Le propos de Hjelmslev vise ici à distinguer la capacité de toute langue naturelle, par opposition aux limitations par construction de langues construites que sont les langues artificielles ou de service, telles que le globish, à parler d'elles-mêmes et à définir les langues artificielles et les espaces de validité des langages mathématiques.

Une autre hypothèse, qui n'est pas développée par l'observation de Hjelmslev, c'est la capacité de toute langue naturelle de tout dire et donc éventuellement de se substituer à tout autre, ce qui aurait pour conséquence de légitimer tout impérialisme linguistique.

Pour répondre à cette question, on peut à nouveau convoquer Vico, Saussure, Guillaume von Humboldt et Paul Ricœur.

En ce qui concerne Vico, rappelons simplement que la diversité des langues est quelque chose d'irréductible, en tant qu'expression de la liberté humaine et comme conséquence de la diversité naturelle des choses de la vie et donc des expériences sociales.

Pour Saussure, on peut supposer que la notion d'*ordre* qui découle de l'inséparabilité des plans du langage, qui ne serait que chaos s'ils opéraient isolément, la pensée étant structurée par le langage, conduit à considérer comme impossible qu'une langue naturelle puisse exprimer à elle seule l'infinité du monde.

Von Humboldt, qui n'ignore en rien l'existence d'universaux linguistiques, pose néanmoins que chaque langue est porteuse d'une certaine « vision du monde »¹⁶, ce qui veut dire qu'aucune n'est réductible à une autre, et ce qui conduit à considérer que si chaque langue naturelle peut prétendre à l'universalité, il ne s'agira au final que d'une universalité singulière dans une universalité plurielle, ou si l'on préfère, que l'universalité, tout comme l'objectivité telle que définie par Kant, n'est en réalité jamais absolue.

Il existe une vérification expérimentale de ce fait qui nous est offerte par ce que Paul Ricœur appelle *l'épreuve de la traduction* (2004).

L'épreuve de la traduction

Pas plus qu'il n'existe une langue parfaite, il n'y a de traduction parfaite.

Finement analysé par Philippe Fontaine (2007, p. 7-14), Paul Ricœur ne se rallie pas à l'idée d'incommunicabilité entre les langues et les cultures qui pourrait résulter d'une interprétation extrême de la notion délicate à utiliser de *vision du monde*. En fait, Ricœur constate la possibilité de la traduction puisqu'elle existe. Ce qui est impossible c'est la traduction parfaite. Faut-il regretter cette impossibilité ? Non, nous dit Ricœur, car

« L'universalité recouvrée voudrait supprimer la mémoire de l'étranger et peut-être l'amour de la langue propre, dans la haine du provincialisme de langue maternelle. Pareille universalité effaçant sa propre histoire ferait de tous des étrangers à soi-même, des apatrides du langage, des exilés qui auraient renoncé à la quête de l'asile d'une langue d'accueil. Bref, des nomades errants. » (Ricœur 2004, P. 18-19)

Il faut au contraire se réjouir du caractère irréductible d'une langue à une autre, car

c'est ce deuil de la traduction absolue qui fait le bonheur de traduire. Le bonheur de traduire est un gain lorsque, attaché à la perte de l'absolu langagier, il accepte l'écart entre l'adéquation et l'équivalent, l'équivalence sans adéquation. Là est son bonheur. En avouant et en assumant l'irréductibilité de la paire du propre et de l'étranger, le traducteur trouve sa reconnaissance dans le caractère indépasseable de dialogicité de l'acte de traduire comme l'horizon raisonnable du désir de traduire. » (Ricœur 2004, p. 19)

16 L'expression « vision du monde » est difficile à utiliser, car elle peut donner libre cours à des interprétations ethnocentriques injustifiées qui rendraient impossible toute communication de langue à langue et tout échange interculturel.

Paul Ricoeur renvoie à Henri Meschonnic affirmant que « la diversité peut se voir comme un infini à explorer, un infini du sens... »¹⁷
Par rapport au réel, nous ne pouvons que produire à l'infini du sens qui fait le réel.

Réinterprétation du mythe de Babel

Ces dernières observations nous mènent tout droit à la réinterprétation du mythe de Babel à laquelle se sont consacrés particulièrement George Steiner (1975), François Marty (1990), Umberto Eco (1994), Heinz Wismann (2004) et François Ost (2009).

Jusqu'à la période récente, le mythe de Babel a plutôt été interprété comme une malédiction, alors que les auteurs ci-dessus, à partir d'une analyse des textes, ont renversé l'ordre pour voir dans la dispersion des langues une bénédiction.

François Rastier note d'ailleurs que l'interprétation donnée par le Coran est celle de la bénédiction divine : « Nous vous avons divisés en langues et en nations pour que vous appreniez les uns des autres¹⁸. » (Rastier 2013, p. 146)

8. La question des échanges interculturels et de l'uniformisation

On peut observer que les échanges interculturels n'ont jusqu'à présent jamais été évoqués et l'on peut d'ailleurs s'étonner qu'ils ne le soient pas par Vico. La diversité des sociétés présentées par Vico, correspond plus à des sociétés qui s'adaptent à une diversité de milieux naturels que des sociétés qui échangent entre elles. Il faut pourtant les évoquer tant ils constituent à travers les siècles une dimension fondamentale de l'histoire des civilisations avec des effets qui vont de la fécondation réciproque (Empire gréco-romain, la Renaissance européenne, etc.) à l'extrême violence (disparition des civilisations précolombiennes, extermination des indiens d'Amérique, etc.). Il faut d'autant plus les évoquer qu'une caractéristique de la période contemporaine, ce n'est pas une découverte, est l'exceptionnelle accélération non seulement des échanges de marchandises, mais surtout des échanges intellectuels et culturels, à travers les NTIC et notamment l'Internet. La période contemporaine doit être appréciée à l'aune de ce que nous savons du passé et aussi de ce nous constatons dans le présent.

Ce que fait Claude Levi-Strauss dans le fragment ci-après :

« A la fin de *Race et histoire*, je soulignais un paradoxe. C'est la différence des cultures qui rend leur rencontre féconde. Or, ce jeu en commun entraîne leur uniformisation progressive : les bénéfices que les cultures retirent de ces contacts proviennent pour largement de leurs écarts qualitatifs ; mais au cours de ces échanges, ces écarts diminuent jusqu'à s'abolir. N'est-ce pas ce à quoi nous assistons aujourd'hui ? ... Que conclure de tout cela, sinon qu'il est souhaitable que les cultures se maintiennent diverses, ou qu'elles se renouvellent dans la diversité ? Seulement, il faut consentir à en payer le prix : à savoir que des cultures attachées chacune à un style de vie, à un système de valeurs, veillent sur leurs particularismes ; et que cette disposition est saine - nullement, comme on voudrait nous le faire croire - pathologique. Chaque culture se développe par ses échanges avec d'autres cultures. Mais il faut que chacune y mette une certaine résistance, sinon, très vite, elle n'aurait plus rien qui lui appartienne en propre à échanger. L'absence et l'excès de communication ont l'un et l'autre leur danger. » (C. Levi-Strauss 1990, p. 206-207)

Diversité et autoroutes de l'information

Il est utile de prolonger la réflexion de Claude Levi-Strauss afin de mieux cerner les forces en présence, si l'on peut accepter cette métaphore militaire.

Nous reprenons l'idée des « autoroutes de l'information », qui paraît déjà dater à l'heure du *cloud computing*, parce qu'elle évoque l'augmentation considérable des flux d'information que permettent

17 *Le bois de la langue*, p.

18 Sourate Les Appartements (Al-Hujurât, verset 13).

les technologies de l'information et de la communication (les TIC), aujourd'hui résumée dans l'Internet.

Il faut tout de suite rappeler quelles étaient les bases de ce qu'on appelle la théorie de l'information de Shannon¹⁹. La théorie de l'information était destinée à l'origine à calculer la quantité d'information que contient un message ou un ensemble de messages. Elle dit en particulier que la quantité d'information véhiculée par un message est proportionnelle à la rareté de son contenu. Autrement dit, la transmission d'une information déjà connue, confère à cette dernière une valeur quantitative nulle. La théorie de l'information est en cela conforme à théorie économique de la valeur qui veut que la valeur d'un bien matériel ou immatériel dépende du besoin et de sa rareté.

La quantité d'information est donc égale à sa valeur. On pourrait ainsi mesurer la quantité d'information réellement transmise par l'inflation de publications scientifiques quand celle-ci est largement provoquée par le critère du nombre de publications publiées pour l'évaluation du travail de chercheurs. La valeur de l'information fournie serait ainsi inversement proportionnelle à sa quantité. Trop de publications scientifiques tuent la science.

Une fois relativisée, la considération du volume de documents produits, ce qu'il convient d'apprécier, c'est la portée des phénomènes de normalisation et de diffusion.

Quand nous parlons de normalisation, il faut envisager toutes les actions menées et réalisées depuis des siècles et se rattachant à l'idée de normalisation.

La grammaire est un acte de normalisation, tout comme le dictionnaire.

L'imprimerie a été une avancée technique permettant de multiplier les canaux de circulation des informations, mais surtout des œuvres. En même temps qu'elle poussait à une normalisation de l'écriture, elle permettait une diffusion large des œuvres et c'est pour cette raison notamment que les auteurs tels que Dante, Descartes, Galilée, choisissaient de s'exprimer dans la langue populaire qui n'était plus le latin, mais dans une langue qui poursuivait sa normalisation, avec l'Accademia della Crusca en Italie, et l'Académie française en France, mais aussi et surtout les légistes, les écrivains, les scientifiques qui en construisaient le corpus et en définissaient le bon usage.

Tous les canaux qui servent à l'échange aussi bien des marchandises que des idées ont pour effet d'élargir les publics potentiels et ont des effets sur les savoirs, sur les cultures et sur les langues. Ils poussent à une certaine forme d'homogénéisation au sein des mêmes familles de langues dont les légistes, les écrivains et les scientifiques seront les acteurs.

Cependant cette homogénéisation, normalisation et organisation de la langue est doublée d'un enrichissement de la langue. Le rêve de la langue « illustre » de Dante à Du Bellay en passant par Luther n'était pas une utopie. Il a conduit à et accompagné ce grand mouvement intellectuel qu'on a appelé la Renaissance et qui s'est traduit par le remplacement progressif du latin par les langues populaires qui ont égalé puis dépassé le latin, avec cet avantage d'être comprises par la population alphabétisée et non seulement par les clercs.

L'idée que les langues évoluent en permanence et qu'elles peuvent aussi bien s'appauvrir que s'enrichir doit rester présente à l'esprit dès lors que l'on observe les « frottements » entre les cultures et les langues. Les frottements peuvent être additifs ou soustractifs, et ces phénomènes doivent retenir notre attention dès lors que l'on veut penser la diversité.

Il y a bien dans la mondialisation un double curseur qui fonctionne dans des sens opposés. La normalisation uniformisante libère les échanges et la libéralisation des échanges redonne toutes ses chances à la diversité. Mais dans ce vaste mouvement, il y a des gagnants et des perdants. La situation des langues sur l'Internet peut s'observer sous cet angle.

19 On trouvera une analyse détaillée de cette théorie et des nombreux commentaires dont elle a été l'objet dans Ch. Tremblay (2002, p. 33-39)

9. Mondialisation et valeurs

On doit compléter l'analyse précédente par un autre facteur, qui joue un rôle essentiel dans la diversité, c'est qu'une langue est porteuse de valeurs, elle véhicule une certaine « vision du monde » avec une infinité de nuances ou de variantes. Il n'est pas question de dire que les langues obéissent à des déterminismes biologiques. Une langue de culture n'existe en tant que langue de culture que par son corpus, et c'est ce corpus, bien plus que sa syntaxe, qui contient ce qu'on appelle des "visions du monde". Ce qui veut dire aussi que les évolutions linguistiques sont rarement idéologiquement neutres.

Bien sûr on aura toujours des personnes raisonnables qui feront valoir exclusivement le côté instrumental de la langue, la langue en tant que commodité.

Mais la dimension idéologique a toujours existé et est particulièrement prégnante dans le cas de la *mondialisation*.

C'était très clairement la situation lors de la Renaissance et du combat contre la suprématie du latin qui était un combat d'émancipation contre l'Église de Rome et son pouvoir politique et intellectuel.

Le cas de Descartes est à cet égard tout à fait éclairant. Relisons ce qu'en dit Alain Rey (2007, p. 710) :

« La publication à Leyde du *Discours de la méthode* de Descartes en français (1637), de son côté, signe la naissance d'une authentique philosophie en langue française. Descartes a pratiqué toute sa vie les deux langues. On ne peut pas dire qu'il y ait de différence significative entre ses œuvres publiées en français et celles qui le furent en latin. Son geste ne signifie pas nécessairement qu'il souhaitait remplacer une langue par une autre : bien plutôt, il se satisfaisait, à l'instar de Leibniz avec l'allemand et le français, de ce bilinguisme qui a sans aucun doute constitué un moteur pour sa pensée, une façon de décaler les cadres. L'affirmation du français, pour Descartes correspond néanmoins à une posture affichée : celle de mettre en relation la philosophie avec l'exercice libre de la raison plutôt qu'avec le maintien de la tradition. « Si j'écris en François, qui est la langue de mon país, plutost qu'en latin, qui est celle de mes Precepteurs, c'est à cause que j'espere que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure iugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux liures anciens. Et pour ceux qui ioignent le bon sens avec l'estude, lesquels seuls ie souhaite pour mes juges, ils ne seront point, je m'asseure, si partiaux pour le latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons pourceque ie les explique en langue vulgaire²⁰ », écrit-il. Descartes est conscient de la difficulté qu'il peut y avoir à exprimer des idées nouvelles dans une langue pleine d'ornières et de routines, qui l'expose à une réception scolastique plutôt qu'une authentique lecture. »

Les temps changent et les problématiques aussi.

Aujourd'hui, selon certains, la place du latin est occupée par l'anglais.

On comprend que l'emprise politico-idéologique sur les esprits dans le monde occidental est assurée par le néolibéralisme avec l'anglais comme *lingua franca*, que François Rastier (2013) associe à ce qu'il l'appelle l'*idéologie managériale*.

Certes, le néolibéralisme²¹, né idéologiquement dans les années 1930, mais dont le règne a commencé à partir de la suspension en 1971 par les États-Unis de la convertibilité du dollar, a ouvert une période d'instabilité, d'explosion des inégalités et de baisse de la croissance, jusqu'à la crise de 2007-2008, dont le monde occidental n'est pas sorti. Néanmoins l'économisme est partout et continue d'imposer sa loi. Le domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche est un des plus exposés. Les symptômes sont manifestes : absence des humanités dans les classements

20 Descartes, *Discours de la méthode*, éd. Adam et Tannery, VI, Paris, Vrin, 1982, p.77

21 Le néolibéralisme n'est pas le libéralisme dont il est une déviation. Il prétend que le marché trouve en lui-même les moyens de sa propre régulation et suffit à assurer le bien-être général. Il refuse à l'Etat toute capacité régulatrice et entend substituer le marché à la démocratie politique. Pour le néolibéralisme, la souveraineté du marché est la démocratie. L'Etat est réduit aux missions de maintien de l'ordre, d'administration de la justice et des armées, de moins en moins nécessaires, puisque le marché doit prévenir les guerres.

internationaux des universités, fermeture massive des filières que l'on classe habituellement sous le terme des humanités (lettres, arts et sciences humaines et sociales)²², domination des sciences humaines et sociales par les sciences économiques et financières et les sciences de la gestion et du management, imprégnation des sciences humaines et sociales par les approches quantitatives dérivées des sciences dures, entrée des entreprises dans le financement et les instances décisionnelles des universités, développement de formations entièrement en anglais pour attirer des étudiants ne maîtrisant aucune autre langue et les laisser repartir sans leur avoir permis de connaître la langue du pays d'accueil, atrophie des fonctions critiques de la recherche et de l'enseignement universitaire, la privatisation complète de l'édition universitaire qui devient un business comme un autre.

Il y a là toutes les manifestations d'une domination impériale. Et le phénomène est profond.

La colonisation par l'idéologie managériale des universités transforme petit à petit l'enseignement universitaire en une nouvelle scolastique, la fonction critique dans notre société tend à s'exercer en dehors de l'université et en dehors aussi du domaine médiatique qui est largement intégré au système.

La comparaison s'arrête là.

Le latin n'est devenu *lingua franca* chez les clercs qu'après le délitement de l'Empire, et le latin, que ne comprenait pas les masses ignorantes, a laissé place aux langues vulgaires, qui se sont construites à partir du latin et des langues parlées par les populations.

En clair, si l'on doit établir un parallèle entre la situation de l'anglais aujourd'hui et celle du latin à la Renaissance, c'est pour constater qu'il est urgent de résister à la domination de l'anglais pour maintenir la diversité et échapper au conformisme et à la décadence intellectuelle. Paradoxalement, ce n'est pas dans l'aire anglo-saxonne que le conformisme fait le plus de dégâts²³, ni chez les spécialistes en études américaines, mais dans les « élites » intellectuelles des pays pour lesquelles les États-Unis et le capitalisme apparaissent comme des horizons indépassables, et semblent elles-mêmes totalement dépourvues de l'appareillage critique pour comprendre la mondialisation et faire face à la crise et au nouvel état du monde.

Nous sommes effectivement dans un état de dépendance intellectuelle par rapport à laquelle il n'est pas possible de rester intellectuellement passif. Il pourrait en être autrement si l'Empire nous entraînait sur les voies de l'épanouissement et d'une civilisation supérieure. Mais ce n'est pas le cas.

L'ennemi n'est pas l'anglais, mais le conformisme véhiculé par les philistins non anglophones qui en assurent la promotion.

Retrouvé le sens critique est peut-être le défi le plus fondamental posé à nos sociétés.

Cet appareillage critique ne peut venir que des sciences de la culture dans lesquelles nos sociétés doivent massivement investir.

Quelques voix s'élèvent.

Aux États-Unis, tandis que Lindsay Waters (2008) s'élève contre la « révolution des gestionnaires » et alerte que les « barbares sont à nos portes », Martha Nusbaum (2013) appelle à « réinventer les humanités ».

22 Louisa Yousfi (2012) signale que selon le Humanities Indicators Prototype, la part des sciences humaines, des lettres et des arts dans l'ensemble des diplômes de premier cycle aux États-Unis a été divisé par deux depuis 1960, limitant le nombre de diplômés américains dans ces domaines à seulement 8 %.

23 Le système politique américain est totalement soumis à la puissance de l'argent au point que l'on peut sérieusement douter de son caractère démocratique. Sa vraie nature est d'être devenu une ploutocratie. L'arrêt *Citizens United v. Federal Election Commission*, rendu par la [Cour suprême des États-Unis](#) le [21 janvier 2010](#), est un arrêt historique, qui permet la participation financière des [entreprises](#) aux campagnes politiques.

Martha Nusbaum (2010 et 2013) dresse un constat alarmant :

La crise économique pousse les hommes politiques à essayer d'obtenir des résultats immédiats, à court terme, en matière d'emploi. Dès lors, l'enseignement des humanités est en péril dans les universités publiques. Après beaucoup d'autres qui ont voulu faire de l'université le moteur de l'économie, le gouverneur de Caroline du Nord explique que chaque cours offert dans l'enseignement public doit désormais générer des emplois, faute de quoi son existence n'est plus justifiée. En 2006 déjà, le rapport Margaret Spellings, secrétaire à l'Éducation de l'administration Bush, promouvait le profit économique immédiat et un apprentissage très technique au détriment de la recherche fondamentale, des humanités, des arts et de la pensée critique. Cette crise de l'éducation est mondiale : en Inde,..., les matières humanistes sont aujourd'hui foulées au pied ; en Grande-Bretagne, les départements d'humanités sont fragilisés depuis l'ère Thatcher...

Nous n'ignorons pas que toute la littérature produite autour de l'idée européenne d'« économie de la connaissance », si bien analysée par Yves Citton (2010), de même que la réforme universitaire en France, de Pécresse à Fioraso, puisent leur inspiration à la même source, la marchandisation de la culture et de la production intellectuelle.

En France, François Rastier (2001, p. 279-281), reprenant le projet de Wilhelm von Humboldt d'une « anthropologie de la diversité », propose que l'objet des sciences de la culture soit sans ambiguïté la diversité culturelle. Dans ces conditions, « le cosmopolitisme doit être réélaboré pour limiter l'universalisme qui lui a pourtant donné carrière ». « Comparer les cultures et les langues, c'est passer de l'universel au général, mais aussi de l'identité postulée à l'équivalence conquise, de l'universel au mondial. »

François Rastier (2013, p. 248) situe ce projet dans une vaste tradition :

« Le cosmopolitisme des Lumières et la création du comparatisme restent à l'origine des sciences de la culture. Emmanuel Kant, Friedrich von Schlegel, Wilhelm von Humboldt, Ferdinand de Saussure, Franz Boas, Ernst Cassirer, Clifford Geertz, Claude Lévi-Strauss, voici quelques grands initiateurs de l'exigence qui porte leur projet. Il rencontre aujourd'hui des soutiens partout dans le monde où l'on s'oppose à une brutale mondialisation, partout où la diversité culturelle redevient une valeur qui transcende les appartenances et les ethnocentrismes. »

L'objet de cet article n'était pas de faire une histoire des idées sur la diversité, mais d'essayer de montrer, à travers quelques étapes et auteurs clés, quels étaient les enjeux et quelles étaient les conditions intellectuelles pour pouvoir penser la diversité.

Nous avons clairement conscience que l'enjeu est bien la subversion de la scolastique managériale omniprésente des médias aux universités, de la *superclass*²⁴ économico-financière à la haute administration et aux dirigeants politiques.

C'est plusieurs *Nouveau Discours de la méthode*, et en plusieurs langues, qu'il nous faudrait.

Bibliographie

- Bollack, Jean, Wismann, Heinz, 1972, *Héraclite ou la séparation*, Les Editions de minuit, Le sens commun
- Bouquet, Simon, 2003, « Saussure après un siècle », in *Saussure*, Dir. Simon Bouquet, L'Herne, p. 11-15
- Casanova, Pascale, 1999, *La république mondiale des lettres*, Seuil
- Cassirer, Ernst, *Las ciencias de la cultura*, Fondo de cultura económica, Mexico, 1951, première édition en allemand, *Zur Logik der Kulturwissenschaften*, 1942
- Chabot, Jacques, 2005, *Giambattista Vico ou la raison du mythe*, Les écritures du Sud
- Citton, Yves, 2010, *L'Avenir des humanités, Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, La découverte

24 Cf. David Rothkopf (2008)

- Diamond, Jared, 2012, *Le monde jusqu'à hier, ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles*, Gallimard
- Eco, Umberto, 1988, *Sémiotique et philosophie du langage*, PUF
- Eco, Umberto, 1992, *Les Limites de l'interprétation*
- Eco, Umberto, 1994, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Seuil
- Eco, Umberto, 1995, *Interprétation et surinterprétation*
- Ferry, Luc, 2012, *Kant et les Lumières*, collection Sagesse d'hier et d'aujourd'hui
- Fontaine, Philippe, 2007, conférence donnée le 15 novembre 2007 au lycée de Sèvres, dans le cadre des séances TICE du projet Europe, Education, Ecole : <http://www.coin-philo.net/projet-eee.europe08-tice.php>
- Ghils, Paul, *Le langage est-il logique ? De la raison universelle aux diversités culturelles*, L'Harmattan, 2012
- Hjelmslev, Louis, 1963, 1966 (trad.), *Le langage*, Les Éditions de minuit
- D'Iribarne, Philippe, 2010, « Penser la diversité des cultures », in revue Sciences humaines N°211, janvier 2010
- Kant, Emmanuel, 1781, *Critique de la raison pure*
- Kant, Emmanuel, 1788, *Critique de la raison pratique*
- Frath, Pierre, 2007, *Signe, référence et usage*, Editions Le Manuscrit, Paris
- Frath, Pierre, 2015, *Cogito-Ubuntu* (à paraître)
- Levi-Strauss, Claude, 1983, *Le regard éloigné*, Plon, pp. 59-62
- Levi-Strauss, Claude, 1990, *De près et de loin*, Points, Seuil, p. 206-207
- Marazzini, Claudio, 2012, *Da Dante alla lingua selvaggia*, Carocci editore
- Marty, François, 1990, *La bénédiction de Babel, Vérité et communication*, ed. du Cerf
- Ferraris, Maurizio, 2014, *Manifeste du nouveau réalisme*
- Meschonnic, Henri, 2008, *Dans le bois de la langue*, Éditions Laurence Teper
- Nussbaum, Martha, 2010, *Not for profit: Why Democracy Needs the Humanities ?* Princeton university press
- Nussbaum, Martha, 2013, « Réinventons les humanités », in revue *Philosophie magazine*, mensuel n°72, septembre 2013
- Ost, François, 2009, *Traduire, défense et illustration du multilinguisme*, Fayard
- de Mauro, Tullio, 1963-2011, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Editore Laterza
- Picq, Pascal, *De Darwin à Lévi-Strauss, L'homme et la diversité en danger*, Odile Jacob, 2013
- Rastier, François, 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, PUF
- Rastier, François, 2001, *Arts et sciences du texte*, PUF
- Rastier, François, 2003, « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », *Saussure*, L'Herne, p. 23-51
- Rastier, François, 2012, *La mesure et le grain*, PUF
- Rastier, François, 2013, *Apprendre pour transmettre - L'éducation contre l'idéologie managériale*, PUF
- Rey, Alain, 2007, *1000 ans de langue française, histoire d'une passion*, Perrin
- Ricœur, Paul, 2004, *Sur la traduction*, Bayard
- Rothkopf, David, 2008, *Superclass, the global power elite and the world they are making*, Farrar, Strauss and Giroux
- Sheldrake, Rupert, 2013, *Réenchanter la science*, Albin Michel (trad.)
- Skutnabb-Kangas, Tove, 2009, « Diversities or homogeisation and dumbing-down – some arguments » in *Plurilinguisme, interculturalité et emploi : défis pour l'Europe* (Actes des Assises européennes du plurilinguisme de 2005), L'Harmattan
- Steiner, George, 1975, 1998 (reéd.), *Après Babel, une Poétique du Dire et de la Traduction*, Albin Michel
- Tremblay, Christian, 2002, *Analyse sémantico-syntaxique des textes normatifs ou la linguistique*

générale au service du droit, thèse de doctorat en sciences de l'information, ANRT, <http://www.droitmultilingue.com>

Ullmo, Jean, 1969, *La pensée scientifique moderne*, Flammarion

Vico, Giambattista, 1725-1744, *La Science nouvelle (La Scienza nuova)*

Waters, Lindsay, 2008, *L'éclipse du savoir (titre original Enemies of Promise - Publishing, perishing, and the Eclipse of Scholarship, Allia*

Wismann, Heinz, Judet de La Combe, Pierre, 2004, *L'avenir des langues*, Cerf

Wismann, Heinz, 2012, *Penser entre les langues*, Albin Michel

Yousfi, Louisa, 2012, « Pourquoi enseigner les humanités », in *De la pensée américaine*, N° spécial n°17 revue Sciences humaines, décembre 2012

ANNEXES

Extrait de la Charte européenne du plurilinguisme :

Plurilinguisme et Europe politique

Le plurilinguisme est inséparable de l'affirmation d'une Europe politique.

L'Europe est riche de sa diversité, diversité géographique et diversité culturelle et linguistique. Mais cette diversité n'exclut pas l'intensité des échanges et l'émergence d'une conscience européenne enracinée dans une histoire ancienne, commune et partagée, qui fut dans le passé souvent conflictuelle.

Les langues n'étant pas séparables de la culture, l'identité de l'Europe est faite de ses cultures et de ses langues, anciennes et modernes.

L'Europe ne peut donc exister sans le respect des langues qui l'illustrent et l'animent et ne peut être enfermée dans le moule d'un économisme réducteur.

Plurilinguisme, connaissance et reconnaissance de l'autre

La diversité des langues assure la pluralité et la richesse des représentations.

La langue est la source principale de la connaissance de l'autre et ne saurait être réduite à un code dépersonnalisé. La langue peut porter sur des réalités objectives mais elle véhicule aussi, dans la communication interpersonnelle, la mémoire, les valeurs, les sensibilités, les sentiments, les comportements, tout ce qui fait l'originalité d'une relation et son épaisseur relationnelle et culturelle. De surcroît, les langues expriment des concepts qui ne sont pas toujours équivalents de l'une à l'autre et parfois intraduisibles sans une reconstitution des cadres de référence intellectuels et culturels. La langue n'est pas seulement un outil de communication, elle est aussi créatrice de sens et génératrice de représentations.

À l'inverse, la langue unique de communication internationale n'est aucunement une garantie d'intercompréhension et de connaissance de l'autre.

Plurilinguisme, diversité culturelle et développement scientifique

Le plurilinguisme est un élément essentiel de l'innovation scientifique.

Dans le domaine de la pensée, la créativité est liée à la langue maternelle et à la culture. Les sciences de la culture sont, presque par construction, interculturelles : en tant que disciplines critiques, elles ont tout à apprendre de la différence des langues et des traditions culturelles, différence qui est somme toute leur objet.

La diversité d'approches scientifiques complémentaires est une source de richesse qui ne peut être atteinte au travers d'une seule langue.

Pour une approche différenciée du plurilinguisme

Le droit à la langue et à la diversité linguistique et culturelle ne se divise pas.

Au stade actuel de développement de l'humanité, nous pouvons proclamer que toutes les langues, en tant que témoignage de l'expérience humaine, doivent être préservées. Toutes les langues ne peuvent certes avoir la même vocation, dans l'ordre des sciences, du commerce, ou des relations internationales, mais toutes méritent d'être étudiées, utilisées, enseignées, en tant que système de référence intellectuel et culturel ouvert sur le monde. Le droit à la langue et à la diversité linguistique et culturelle ne se divise pas. La valeur de l'interculturel et du plurilinguisme étant affirmée, la protection et

l'encouragement des langues régionales ou minoritaires ne sauraient se faire au détriment des langues officielles et de la nécessité de les apprendre. (Réf. : Charte européenne des langues régionales et minoritaires).